

ANDRÉ MALRAUX

LE MIROIR DES LIMBES

Les chênes
qu'on abat...

nrf

GALLIMARD

© *André Malraux, 1971.*

PRÉFACE

Les raisons pour lesquelles je publie aujourd'hui ces fragments du second tome des *Antimémoires* seront claires pour quiconque les lira.

D'autre part, corrigeant ces épreuves, je découvre qu'elles forment un livre. La création m'a toujours intéressé plus que la perfection. D'où mon constant désaccord avec André Gide, et mon admiration, dès vingt ans, pour Braque et pour Picasso : ce livre est une interview comme *La Condition humaine* était un reportage... Je découvre aussi, avec surprise, que nous ne connaissons aucun dialogue d'un homme de l'Histoire avec un grand artiste : peintre,

écrivain, musicien; nous ne connaissons pas mieux les dialogues de Jules II avec Michel-Ange, que leurs engueulades. Ni ceux d'Alexandre avec les philosophes, d'Auguste avec les poètes, de Timour avec Ibn Khaldoun. Nous sommes stupéfaits que Voltaire n'ait pas rapporté les siens avec Frédéric. Diderot, qui racontait génialement à Sophie Volland ses soirées au château d'Holbach, n'a pas noté ses dialogues avec la Grande Catherine. Napoléon monologue jusqu'à Sainte-Hélène, comprise. S'il reçoit Goethe à merveille, c'est pour une « audience ». Victor Hugo ressuscite pour nous ses conversations avec Louis-Philippe, mais qu'importe Louis-Philippe? Chateaubriand nous rapporte ses conversations à Prague, lorsque Charles X exilé lui pose des questions sans intérêt, et que les enfants de France lui grimpent sur les genoux : « Monsieur de Chateaubriand, racontez-nous le Saint-Sépulcre! » Que n'allait-il à Sainte-Hélène, au lieu d'aller à Prague? Il y eût écrit

son plus beau chapitre : « Devant cette mesure semblable à la mienne, m'attendait un homme qui portait un chapeau de planteur. A peine reconnus-je Bonaparte. Nous entrâmes, nous nous égarâmes dans le destin du monde; et pendant qu'à mi-voix il parlait d'Austerlitz, les aigles de Sainte-Hélène tournoyaient dans les fenêtres ouvertes sur l'éternité... »

Même lorsque l'homme de l'Histoire a des témoins, il n'a pas d'entretiens (Napoléon avec Roederer, Saint Louis avec Joinville). Car aucune sténographie ne fixe une conversation, ni même un discours improvisé. Jamais Jaurès n'a laissé publier les siens sans les avoir écrits après coup. La télévision nous montre sans équivoque (ne serait-ce que par notre étrange syntaxe parlée : « Alors, sa sœur, elle dit... ») la différence entre le charabia de la parole, quand elle n'est pas la lecture d'un texte, et l'écriture. Voltaire eût recréé ses conversations avec Frédéric, Thierry

d'Argenlieu n'eût pas recréé les siennes avec le général de Gaulle. Pour qu'un entretien pût exister jadis, il eût été nécessaire que le rapporteur ne fût pas tenu pour négligeable; qu'il s'agit d'un entretien, non d'une audience; que celui qui le rapportait fût capable de le recréer. Ce qui nous amène à notre siècle.

Mais ne tenons pas des boutades pour des confidences. Il serait passionnant pour nous de connaître une conversation de cette nature avec Napoléon, parce qu'il serait passionnant de savoir ce que disait *librement* Napoléon. Le maréchal Bertrand nous en donne souvent l'idée, mais une fois de plus, Napoléon parle presque seul; et Bertrand n'était pas un écrivain. Ce que dit ici le général de Gaulle le peint; quelquefois, dans un domaine assez secret. Mais ses paroles vont de ce à quoi il a réfléchi (l'exposé du début, comme toujours avec lui; les phrases qu'il avait dites ou écrites auparavant), à ce qu'il improvise pour y réfléchir, enfin à

ce qu'il dit pour s'amuser. J'ai tenu à montrer un général de Gaulle qui n'est pas seulement celui de l'Histoire. D'où, les passages sans importance. Il eût été facile de les supprimer; toutefois, la couleur de la rencontre en eût été changée; et l'accent des *Antimémoires*, où cette rencontre se retrouvera, eût été détruit. Je ne me suis pas soucié d'une photographie, j'ai rêvé d'un Greco; mais non d'un Greco dont le modèle serait imaginaire. Ces pages, lorsque je les écrivais, étaient destinées à une publication posthume. Je ne souhaitais pas fixer un dialogue du général de Gaulle avec moi, mais celui d'une volonté qui tint à bout de bras la France, avec la neige sur les vastes forêts sans villages depuis les Grandes Invasions, dont le général s'enveloppait d'un geste las. Tout cela s'achevait par mon départ et la tombée de la nuit, mais le destin s'est chargé de l'épilogue.

Dix minutes après la mort, le médecin

quitte la Boiserie pour aller soigner les filles d'un cheminot. M^{me} de Gaulle demande à l'un des menuisiers de prendre l'alliance au doigt du général; leur travail à peine terminé, les deux menuisiers sont appelés par M^{me} Plique, dont le mari, cultivateur, vient de mourir — aussi... Le surlendemain, dans le jour gris des funérailles, je me hâte sous le glas de Colombey auquel répond celui de toutes les églises de France, et, dans mon souvenir, toutes les cloches de la Libération. J'ai vu le tombeau ouvert, les deux énormes couronnes sur le côté : Mao Tsé-toung, Chou En-lai. A Pékin, les drapeaux sont en berne sur la Cité Interdite. A Colombey, dans la petite église sans passé, il y aura la paroisse, la famille, l'Ordre : les funérailles des chevaliers. La radio nous dit qu'à Paris, sur les Champs-Élysées qu'il descendit jadis, une multitude silencieuse commence à monter, pour porter à l'Arc de triomphe les marguerites ruisselantes de pluie que la France n'avait pas appor-

tées depuis la mort de Victor Hugo. Ici, dans la foule, derrière les fusiliers marins qui présentent les armes, une paysanne en châle noir, comme celles de nos maquis de Corrèze, hurle : « Pourquoi est-ce qu'on ne me laisse pas passer ! Il a dit : tout le monde ! Il a dit : tout le monde ! » Je pose la main sur l'épaule du marin : « Vous devriez la laisser, ça ferait plaisir au général : elle parle comme la France. » Il pivote sans un mot et sans que ses bras bougent, semble présenter les armes à la France misérable et fidèle — et la femme se hâte en claudiquant vers l'église, devant le grondement du char qui porte le cercueil.

*L'homme libre n'est point
envieux; il admet volontiers ce
qui est grand, et se réjouit
que cela puisse exister.*

HEGEL.

Colombey, jeudi 11 décembre 1969.

I

La fatigue des derniers temps du pouvoir s'est effacée. Le général de Gaulle retourne d'un geste un des fauteuils de cuir. Sa haute taille, un peu courbée maintenant, domine la petite pièce où flambe un feu de bois. Il s'assied à contre-jour, pour protéger ses yeux, derrière une table à patiences dont le tapis vert supporte les boîtes de cartes. Jamais, aux jours éclatants, je n'ai assisté à un dîner à l'Élysée, dans le salon d'Honneur surdoré comme les palaces du siècle dernier, sans sentir ce dîner partir vers le néant avec ses deux cent cinquante couverts, ses musiciens sous la tapisserie d'après l'*Héliodore* de Raphaël, sa musique de Mozart et son

cortège de fin des Habsbourg... Khrouchtchev, Nehru et Kennedy dans la galerie des Glaces de Versailles, et Trianon restauré, déjà hanté par le départ...

Je redécouvre, en lui serrant la main, combien les mains de cet homme encore si grand sont petites et fines. Les mains ébouillantées de Mao Tsé-toung, elles aussi, semblent les mains d'un autre.

Après les paroles de bienvenue, nous passons dans son cabinet de travail. La noblesse de la pièce tient-elle à l'accord de ses proportions avec celles du bureau, ou aux trois fenêtres derrière lui, à l'impression de vide qu'imposent les livres dans le mur — œuvres complètes de Bergson, ami de sa famille, et les miennes, qu'il me montre d'un clignement — ou au général devant l'immense paysage noir et blanc de la neige sur toute la France, un seul fauteuil en face de lui?

Il m'a dit autrefois, pendant que nous parcourions le parc : « Voyez, tout ceci a été peuplé jusqu'au v^e siècle; et il n'y a

plus un village jusqu'à l'horizon. » La cellule de saint Bernard, ouverte sur la neige des siècles et la solitude.

— Cette fois, dit-il, c'est peut-être fini.

Je me souviens du petit salon de l'hôtel Lapérouse, en 1958, dans la décomposition générale : « Il faut savoir si les Français veulent refaire la France, ou se coucher. Je ne la ferai pas sans eux. Mais nous allons rétablir les institutions, rassembler autour de nous ce qui s'est appelé l'Empire, et rendre à la France sa noblesse et son rang. » Il parlait avec une énergie invulnérable, alors qu'il parle aujourd'hui avec le ton dont il a dit de l'Italie, en 1941 : « Ne restera-t-il d'elle, comme l'a dit Byron, que la triste mère d'un Empire mort? »

Il me regarde pesamment :

— Quand je suis parti, l'âge a peut-être joué son rôle. C'est possible. Mais vous comprenez, j'avais un contrat avec la France. Ça pouvait aller bien ou mal, elle était avec moi. Elle l'a été pendant

ANDRÉ MALRAUX

Les chênes qu'on abat...

André Malraux va revoir le général de Gaulle retiré à Colombey. Pareilles rencontres ne sont pas fréquentes dans les siècles : Napoléon ne dictait qu'à des secrétaires tandis que Chateaubriand ne visitait que Charles X. Ici nous avons face à face un homme qui a pesé sur l'Histoire et un écrivain qui, maître de son art, nous rapporte leur dialogue.

C'est un texte qui a peu de précédents car Voltaire a oublié la conversation de Frédéric comme Diderot celle de Catherine II.

On sait combien Malraux met d'acuité à questionner le destin mais soupçonnait-on comment, dételé de ses tâches, de Gaulle s'interrogeait ? L'action passée ou la neige d'aujourd'hui, les souvenirs de Staline ou la figure de saint Bernard, tout est prétexte à réflexion.

Ces pages, plus qu'aucune confidence, éclairent de Gaulle de l'intérieur. Nous apercevons les pentes de son esprit et de son âme telles qu'il les a laissé voir à son ami en s'avancant vers sa fin.

Jean Grosjean



9 782070 278114



71-III A 27811 ISBN 2-07-027811-5

Extrait de la publication